

LE

Messager de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES.

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL.



MONTREAL.

EUS. SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT.

1874

La vie de Sainte Marguerite de Cortone.

(Suite.)

La jeune fille si vaine et si orgueilleuse commença à sentir un dégoût insurmontable des folies et des frivolités du monde; elle voyait ceux qui l'entouraient se plaire, dans les séductions du luxe et de l'oisiveté, et elle sortait de tous ces vains amusements avec un cœur vide, lassé de tout et mécontent.

Chaque jour qui commençait, la trouvait désolée, à charge à elle-même, envisageant avec ennui qu'il lui faudrait encore reprendre ce même fardeau de frivoles amusements et de vains plaisirs.

Mais ce qui mettait le comble à ses afflictions, c'est qu'elle ne se sentait pas le courage de renoncer à cette vie coupable, et qu'elle manquait de confiance, dans les secours et l'assistance de la grâce divine.

“ Quitter cette vie, se disait-elle, abandonner ces entraînements, ce n'est pas tout, il faudra continuer ensuite, une vie de devoirs et de privations ;

“ Et d'ailleurs, se disait-elle encore, comment le Seigneur accueillera-t-il mes efforts, moi qui l'ai tant offensé, qui ai tant abusé de ses grâces; moi qui sens encore en moi, malgré mes ennuis, tant d'illusions et de complaisance pour les attraites de cette vie mondaine.

Alors, désolée de cette vie misérable et de sa faiblesse, au moins elle n'oublia pas la bonté et la sensibilité que Dieu avait mises dans son cœur; c'était comme une dernière voie de salut qui lui était ouverte, et où elle entra avec une louable ardeur.

Elle était sensible aux afflictions des malheureux, et dans ses moments de douleur et de tristes remords, elle recherchait avec zèle le spectacle de la souffrance pour la consoler et la soulager. Cette disposition amena un grand changement dans son existence; cette jeune fille qui jusque là, dans son orgueil, ne songeait qu'à se parer, et à faire montre de son luxe et de son opulence, s'imposait dès lors mille renoncements, pour être secourable à ceux qui souffraient.

Elle ne refusait jamais leurs demandes lorsqu'ils la rencontraient et qu'ils s'adressaient à elle. Lorsqu'ils venaient frapper à sa porte, elle ne les rebutait pas, et accordait tout ce que semblait réclamer leur misère.

Au¹, suivant la légende, les bonnes âmes témoins de ce changement, priaient pour elle et suppliaient le Seigneur pour qu'elle abandonnât ses égarements, et qu'elle fut vraiment digne d'être la mère des pauvres et des affligés.

Elle cherchait les lieux solitaires, et l'amour de Dieu revenant dans son âme, elle disait : Oh ! que l'on prierait bien ici ! que l'on y chanterait dévotement les louanges de Dieu ! Avec quelle joie et quelle paix on y ferait une solitaire pénitence ! D'autre fois elle se retirait dans quelque écartée de sa maison, et là, agenouillée sur la pierre, Dieu lui rappelait par un rayon de sa grâce l'innocence de ses premières années. A ce souvenir, son cœur se brisait, et pensant à sa misère présente, elle pleurait amèrement. Alors si quelque noble dame, ou même quelque femme des dernières du peuple venait à lui donner quelque témoignage de respect, elle leur disait avec reproche : Vous qui savez ma vie honteuse, devriez-vous me saluer ainsi ! Hélas ! je ne mérite plus que vous daigniez vous entretenir avec moi. Dans ces moments heureux, poussée par la grâce, elle eût fui son séducteur ; mais cet homme d'une habileté perfide et abusant de l'amour qu'il lui avait inspiré, savait la retenir dans les liens du mal. Marguerite remettait à un autre temps, et elle reprenait sa vie dissipée et ses honteux égarements.

Dieu lui avait accordé dans sa miséricorde ce moyen de revenir à lui, c'était, comme nous l'avons dit, les œuvres de charité, et elle ne l'avait pas rejeté, aussi lui donna-t-il une nouvelle preuve de sa tendresse et de sa sollicitude.

Il eut enfin pitié des incertitudes de ce cœur déchiré ; il alla chercher au désert sa brebis égarée, et par un coup terrible, il fit éclater en même temps sa justice et sa miséricorde.

Il y avait neuf ans que Marguerite habitait Monte Pulciano, lorsque le gentilhomme qui l'avait entraînée loin des sentiers de la vertu par tant de vaines promesses, la quitta un jour pour aller à la campagne voisine, pour régler quelques intérêts de fortune.

Le soir et les jours suivants se passèrent, le jeune homme ne revint pas. Accablée de tristesse, le cœur rempli de sinistres pressentiments, Marguerite envoya un de ses serviteurs à la recherche de son maître. Pendant que, pleine d'anxiété, elle attendait son retour, elle voit venir de loin une petite chienne qui accompagnait habituellement le jeune gentilhomme. Heureuse à cette vue et croyant que son maître la suivait, elle accourt à la porte : mais, au lieu de l'accueillir par ses caresses accoutumées, le petit animal se coucha à ses pieds en poussant des hurlements plaintifs.

Dieu, qui a laissé dans quelques-unes de ses humbles créatures cet amour de l'homme pour lequel il avait formé toute la création, ne dédaigna pas de se servir d'un si chétif instrument pour la conversion de Marguerite. A peine, en effet, la petite chienne, exténuée de fatigue, eut-elle pris quelque nourriture, que, jetant de nouveaux cris, elle saisit Marguerite par le bord de sa robe et parut vouloir la conduire hors de la maison. Repoussée d'abord, elle allait de sa maîtresse à la porte, reprenait sa robe avec ses dents et cherchait à l'entraîner. L'âme en proie aux plus cruels pressentiments, Marguerite se décida enfin à la suivre.

Dès que la petite chienne eut deviné son intention, elle partit en avant, revenant de fois à autre comme pour hâter sa marche. Au sortir de Monte-Pulciano elle prit la route de Pouzzoles, à un mille environ, elle se détourna du chemin, et s'avança dans les terres vers le village le Petrognano.

Enfin elle s'arrêta dans un endroit écarté, sous un grand chêne et redoublant ses hurlements sinistres, elle se mit à gratter la terre avec force. Marguerite tremblante n'osait l'aider dans ses recherches. Pâle et saisie

d'une horreur instinctive, les yeux fixement attachés sur cette terre fraîchement remuée, elle attendait dans une impatience mêlée d'effroi. Tout-à-coup elle jeta un grand cri et tomba demi-morte, sur des débris souillés de sang; le chien, ayant écarté quelques branches de chêne, avait découvert le bras froid et inanimé d'un mort, puis son visage décoloré et déjà tout mangé des vers, exhalant une odeur fétide : la malheureuse jeune fille venait de découvrir le cadavre du seigneur de Monte Pulciano.

La fraîcheur du soir rappela Marguerite à la vie. Rien ne saurait exprimer le désespoir qui s'empara de ce cœur encore tout rempli d'un amour si violemment brisé. Mais Dieu qui attendait là son enfant rebelle, l'amena doucement aux pensées pieuses qui devaient changer sa vie; cet homme qu'elle avait tant aimé, n'était déjà plus qu'un monceau de chair infecte et pourrie; son âme, enlevée toute souillée de crimes au tribunal de Dieu, souffrait déjà peut-être des supplices éternels pour les plaisirs coupables, qu'elle, Marguerite, avait partagés. La mort, qui venait de frapper l'un si soudainement, épargnerait-elle l'autre longtemps encore? En un moment cette beauté dont elle était si vaine, pouvait perdre tout son éclat, et devenir, comme ce cadavre, pour ceux même qui l'avaient le plus admirée, un objet de dégoût et d'horreur. Alors Marguerite commença de pleurer sur les vanités qui l'éloignaient de Dieu depuis tant d'années, sur l'état de son âme si semblable à celui de ce cadavre, et Dieu mettant en son esprit le souvenir de l'enfant prodigue, elle dit comme lui : Je me lèverai, et j'irai vers mon père.

Tous ces détails où le doigt de Dieu est si merveilleusement empreint, sont traduits littéralement d'une vie de Ste. Marguerite écrite au XVIIe siècle par le P. Marchese de la Congrégation de l'Oratoire. Ce fait est aussi rapporté dans la bulle de canonisation en ces termes :

“ Lorsque celui qui avait perdu Marguerite eut été tué par ses ennemis; l'ayant longtemps attendue, sur l'indice d'une petite chienne, elle le trouva caché sous

“ un amas de branchages ; à cette vue la main de Dieu
 “ s'étendit vers elle, et touchée d'une vive douleur du
 “ poids de ses fautes, elle répandit les larmes de la con-
 “ trition la plus amère.”

Ces faits sont aussi d'accord avec la tradition conservée dans le pays. On montre encore l'endroit où Marguerite retrouva le corps du jeune gentilhomme. en mémoire de cette conversion si divinement préparée, on a élevé en cet endroit une petite chapelle qui existait encore à la fin du siècle dernier.

(A Continuer).

Grandes Fêtes de Québec.

Nous aimons à conserver en nos Annales le souvenir de ces belles fêtes qui étaient si grandes et si importantes par leur objet et qui ont été célébrées avec tant de pompe, de splendeur et de magnificence.

Voici donc deux cents ans que le fils des Montmorency, le descendant du premier baron chrétien, après plus de quinze années de travaux dans les missions de la Nouvelle-France, revenait dans Québec avec le titre d'Evêque de Québec et de ce vaste diocèse qui s'étendait sur le plus grand parcours qui ait peut-être jamais été confié à un seul siège épiscopal.

Il est bien convenable de rappeler ce souvenir, et nous pouvons reconnaître que cet hommage a été rendu tout à fait dignement. Les voyageurs qui sont arrivés la veille ont pu contempler d'avance les préparatifs qui avaient été faits et qui consistaient principalement dans la décoration de la cathédrale, la décoration des rues et les arcs de triomphe qui, à eux seuls, pouvaient exciter la plus vive admiration, nous en rendrons compte tout à l'heure.

Le soir on a pu entendre la grande symphonie de Félicien David sur Christophe Calomb, qui était si bien choisie pour la circonstance. Tous ceux qui ont en-

tendu la symphonie du Désert à Montréal ont pu se faire une idée du génie de Félicien David, et de ses qualités lyriques. Qu'il nous suffise de dire que cette seconde œuvre est digne de lui.

Le mercredi matin à 9 heures précises, après une salve de coups de canons et une fanfare des bandes de musique, le cortège s'est mis en marche ainsi composé:

Les enfants des Ecoles avec bannière, les élèves du Collège et de l'Université en costume, les différentes congrégations d'hommes, le Maire, et la municipalité, les officiers de milice, les professeurs de l'Université, les membres des Assemblées, les magistrats, le cabinet et le gouverneur, puis le clergé et NN. SS. les évêques avec chape et mitre au nombre de vingt accompagnant les archevêques de Québec, de Toronto et de St. Boniface.

Dans la Cathédrale on voyait des écussons portant les noms des soixante diocèses faisant partie de l'ancien diocèse de Québec.

Le Cœur et l'Eglise étaient admirablement drapés de tentures, rouge et blanc, relevés de guirlandes, de bänderolles, et de bouquets richement disposés, et entremêlés de bandières éclatantes.

La Messe en musique était de l'un des grands maîtres de la musique allemande, Carl. Weber; le sermon a été prononcé par Mgr. Racine, nouvel évêque de Sherbrooke, qui a été très admiré des auditeurs.

A une heure P. M. il y eut banquet à la salle de musique. Mgr. Tachereau, l'Honorable P. Chauveau, et le maire Murphy prononcèrent des discours qui ont été universellement loués des 500 convives qui assistaient au banquet.

Enfin le soir on a pu contempler la plus belle illumination qui ait jamais eu lieu à Québec. Toute cette ville bâtie en amphithéâtre, resplendissait de feux étincelants, de couleurs variées. La rade de Québec était comme une magnifique corbeille de lumières, qui se reflétaient dans les eaux de ce splendide bassin couvert

de bâtiments illuminés de mille couleurs. Tout a été du plus bel effet.

Les décorations, la symphonie, la messe en musique, l'illumination ont offert un éclat, une variété qui ont grandement relevé cette belle fête. On avait profité de chacun de ces objets pour déployer partout le plus grand soin, avec une intelligence et un goût qui font le plus grand honneur aux artistes et aux autorités de Québec. Un des objets de décoration, les Arcs de triomphe, avait été exécuté, avec un luxe merveilleux, et une heureuse idée avait présidé à leur construction. Chaque Arc de triomphe représentait une époque du style religieux, Romain, Bisantin, Roman, Gothique, Renaissance, etc., etc. C'était une histoire de l'église par les monuments. Chacun de ces arcs était un chef-d'œuvre de style, de science et de bonne exécution.

C'est ainsi que tout parlait à l'âme, au cœur et au goût le mieux inspiré.

Ainsi Québec qui a donné la foi à tant de diocèses en Amérique, a noblement montré qu'elle savait honorer la religion des souvenirs avec un éclat, dit l'un des journaux, qui pourra, il faut l'espérer, encore être égalé, mais qu'on ne pense pas pouvoir jamais être surpassé. Honneur donc à ceux qui ont eu la pensée de cette belle fête, qui l'ont si bien célébrée et qui ont laissé un souvenir impérissable à tous ceux qui ont eu le bonheur de la contempler.

Fête de l'Union de Prières.

La semaine prochaine nous rendrons compte de la grande fête de l'Union de Prières, de Dimanche dernier.

ANNONCES

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

L'épouse d'Hubert Bréard Laroche; l'épouse de Joseph Roy; l'épouse de Pascal Rongeau; Jeremiah Walsh, William Bérgin.